

Jean Lévêque

Du neuf et de l'ancien

Méditations sur l'évangile de Matthieu



Il n'y a pas de meilleur guide pour la prière que la Parole de Dieu. Et pour aller plus loin encore, Jean Lévêque commente pour nous, avec une saveur carmélitaine, l'évangile selon Matthieu, s'appuyant à la fois sur sa solide connaissance de la Bible et sur son expérience d'accompagnement spirituel. Avec lui, nous cheminons à la suite du Christ, depuis les routes de Palestine jusque dans notre oraison et notre vie de tous les jours. Avec lui, refaisons du « neuf », afin de répondre à l'injonction de Jésus, retranscrite par Matthieu à la fin :

« Allez donc de toutes les nations, faites des disciples ».

Jean Lévêque, carme, est spécialiste de l'Ancien Testament et des langues orientales, qu'il a principalement enseignés à l'Institut catholique de Paris. On lui doit entre autres un commentaire sur le Livre de Job : Job et son Dieu. Il a également exercé un ministère fructueux au sein de la famille carmélitaine.

collection Sagesses carmélitaines

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du paradoxe : du plus petit des clans de Juda doit sortir Celui qui gouvernera Israël ; Celui qui paraîtra parmi les hommes remonte à l'aube des siècles, une Vierge va enfanter, son Enfant sera à lui seul la paix, et sa puissance s'étendra jusqu'au bout de la terre.

La même disproportion se fait jour dans la vie de tous ceux que le Seigneur appelle : d'une humble femme aux pieds meurtris par les cahots du chemin, Dieu fait une reine et lui fait épouser son dessein, qui est de réconcilier avec lui tous les hommes ; d'un baptisé qui chaque jour doit se convertir il fait un ouvrier de son plan de salut ; d'une âme pauvre enfouie dans le silence d'un carmel il tire des trésors de bonté, de pardon et de joie.

Tel est le parti pris de Dieu, tel est son style qui nous dépayse et nous prend en porte-à-faux, nous qui avons l'habitude de tout calculer selon ce qui se voit. Dieu a le secret de faire de chaque vie une œuvre irremplaçable et de tout peser au seul poids de la charité. Face à ces choix divins, nos réussites humaines pâlisent, et le plus sûr, le plus apaisant et le plus décisif, est de laisser à Dieu tout bilan de notre vie.

C'est la grâce mariale, que la Mère de Dieu ne refuse jamais à ceux qui lui font confiance. Nous n'avons pas d'autre chose à chanter que le regard de Dieu qui s'est posé sur nous. Nous n'avons pas d'autre joie, au fond du cœur, que celle de lui appartenir pour toujours parce qu'il a daigné se souvenir de notre humilité. Aucune autre ambition ne nous habite que de rejoindre le Fils de Dieu pour le grand repos qu'il nous prépare, pour le jubilé du ciel qui durera l'éternité, avec tous ceux que notre amour aura rapprochés de lui.

La Vierge Marie nous y attend, elle que nous n'aurons cessé ici-bas de regarder, de chanter et de servir.

Épiphanie

Dans l'évangile de Matthieu les deux premiers chapitres, appelés souvent évangile de l'Enfance, tranchent un peu sur le reste. Ils constituent une sorte de prologue, écrit à la manière juive, et mêlant avec souplesse les événements et leur interprétation théologique.

Notre intelligence occidentale, éprise de rigueur et de clarté, achoppe sur ce genre de récits. D'instinct nous allons du détail à l'ensemble, et nous sommes prompts, c'est compréhensible, à récuser l'ensemble quand un détail nous arrête ; or c'est la démarche inverse qui nous est demandée ici : il nous faut partir de la signification religieuse du récit, pour apprécier les détails en fonction de la visée globale.

Le texte d'aujourd'hui, consacré à la visite des Mages, se continue dans l'évangile de saint Matthieu par trois autres épisodes : la fuite en Égypte, le massacre des enfants innocents et l'installation à Nazareth.

Hormis Jésus, le personnage central qui revient dans les quatre tableaux, c'est Hérode, Hérode le bâtisseur, Hérode le cruel, jaloux de son pouvoir ; et le fil rouge qui relie les quatre scènes, c'est le conflit entre les deux rois, le vieux despote et Jésus-Messie, « le roi des Juifs qui vient de naître » (Mt 2,2). Mais ce roi Hérode, bien connu des historiens, est pour l'évangéliste Matthieu le symbole du refus d'accueillir le Christ et son message, et ainsi, c'est tout le destin du Christ qui nous est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Convertissez-vous

Dieu nous ramène ensemble au désert, pour y entendre l'appel du Précurseur, une nouvelle invitation à nous convertir. Comme Marc et Luc, Matthieu commence son récit de la vie publique de Jésus en décrivant le ministère de Jean le « Baptiseur ». « En ces jours-là paraît Jean le Baptiste, qui proclame dans le désert de Judée : Convertissez-vous, car le Règne des cieux est là ! »

Jean proclame. L'insistance est donc mise sur sa Parole, sur son message ; c'est ensuite seulement (versets 7 à 13) que Matthieu parlera de son baptême. Paradoxalement, Jean a choisi, pour prêcher, le désert, ces collines arides, toutes blanches de soleil, qui invitent à la solitude et au recueillement, à quelques kilomètres seulement de Jérusalem ou de Bethléem. Jean ne s'est pas planté sur les places des villes ou aux grands carrefours, là où les gens sont forcés de passer ; il s'est enfoncé dans le désert... Ainsi tous ceux qui voudront l'entendre devront d'abord prendre la route et rompre avec la facilité.

Car le langage de Jean est celui de l'authenticité et de l'effort : « Convertissez-vous, » proclame-t-il. Et c'est tout un programme de vie spirituelle. Car la conversion ce n'est pas seulement un changement de mentalité, mais toute une démarche vers Dieu. On imagine souvent que la conversion, c'est un instant privilégié dans une existence. C'est beaucoup plus que cela. C'est toute une vie qui part d'un instant de rencontre. La conversion, c'est un événement, mais plus encore un cheminement. Un retournement, certes, mais surtout un retour, qui dure toute la

vie. Car il ne s'agit pas seulement d'un remords passager, qui ramène l'homme sur lui-même ou sur ses fautes, mais d'un pèlerinage d'amour, qui ramène l'homme vers Quelqu'un, vers Celui qui appelle, vers le Règne de Dieu, c'est-à-dire vers le Dieu qui crée la paix et la joie.

Si l'on se convertit, c'est parce que « le Règne de Dieu est là », littéralement : « parce que le Règne de Dieu s'est rendu proche » définitivement. Le Règne de Dieu (des cieux), c'est l'établissement sur la terre, de l'autorité souveraine de Dieu, c'est, si l'on veut, la réalisation de son plan de salut. Ce Règne de Dieu est là, « il vous a atteints », dira Jésus (Mt 12,28), parce que le Messie est là, qu'il s'est rendu tout proche, pour toujours. Et la rencontre de l'Envoyé de Dieu, personnellement, en foyer, en fraternité, en communauté, c'est la grande affaire d'une vie, c'est le moment à ne pas manquer, c'est le cheminement à ne pas refuser.

Après avoir ainsi résumé le message du Baptiste, Matthieu s'arrête un instant sur sa personnalité, un peu hors série, et sur son rôle dans l'histoire du salut. Nous ne nous appesantirons pas trop longtemps sur les sauterelles... Par les écrits des Esséniens nous savons que les sauterelles étaient comestibles. On les mangeait volontiers, soit bouillies, comme des crevettes, dans l'eau salée, soit séchées au soleil et confites dans le miel, soit pilées et mélangées à la pâte des galettes.

Quant au vêtement du Baptiste (tunique en poils de chameau et ceinture de cuir), il rappelait étrangement celui du prophète Élie (1R 1,8), et Jean ne l'avait pas choisi au hasard. Par son habillement il annonçait son intention de placer toute sa vie dans le sillage du grand prophète de YHWH. Et l'évangéliste Matthieu renchérit, en insérant explicitement le Baptiste dans la lignée des prophètes : « Ce Jean est celui dont a parlé le

prophète Isaïe : Dans le désert une voix crie : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers » (Is 40,3). Comme le prophète qui annonçait le retour des déportés (VI^e siècle av. J.-C.), Jean inaugurerait les temps nouveaux : Dieu, par Jésus, va délivrer son peuple (nous tous) de tout esclavage spirituel.

Puis Matthieu revient au message du Baptiste, et spécialement à sa sévérité envers les Pharisiens et les Sadducéens : « Engeance de vipères »... autrement dit : « Vous ne produisez que des œuvres de mort ». Certes, ils viennent « en grand nombre » mais Jean ne veut pas que l'on se fasse baptiser uniquement par snobisme.

« Produisez donc un fruit qui exprime votre conversion » : Dieu, en effet, ne se contentera pas de simples sentiments ni de pratiques purement extérieures : il veut des actes concrets, qui engagent l'homme tout entier. La foi elle-même doit se purifier de toute recherche de facilité : « N'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ! » Selon la doctrine juive courante, Israël profitait des mérites d'Abraham, mais, pour le Baptiste, compter sur ces mérites-là serait encore s'appuyer sur un privilège religieux : la conversion serait incomplète. Les vrais enfants d'Abraham sont tous ceux, (Israélites ou non), qui imitent sa foi et son engagement total dans le projet de Dieu.

À travers les Pharisiens et les Sadducéens, c'est nous qui sommes pris à partie par le Précurseur. Car nous aussi sommes menacés par la routine, et nos retours vers le Seigneur restent trop souvent des engouements passagers. Nous aussi, nous risquons de nous sécuriser par les gestes religieux que nous posons ou par les idées que nous défendons, sans nous soucier suffisamment de porter du fruit par une vraie conversion du cœur et de l'intelligence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

car Dieu dira de vous : « Ils me ressemblent, ce sont mes vrais enfants ».

Heureux êtes-vous

Chaque fois que l'on proclame les Béatitudes de Jésus, c'est un peu de fraîcheur qui passe dans l'Église et sur le monde. Au moment même où nous nous sentons atteints jusqu'au cœur par une sorte de sclérose de l'espérance et de la joie, il nous est bon de repartir en pèlerinage vers nos sources, vers l'Évangile à l'état naissant, pour y retrouver la fraîcheur des commencements, tels que Dieu les a voulus et réalisés.

Bienheureux serez-vous, si vous gardez un cœur de pauvre, sans autre ambition que de passer corps et âme au service du royaume, sans autre projet que le projet de Dieu, sans autre assurance que ses promesses.

Bienheureux serez-vous si vous laissez Dieu créer en vous et entre vous l'espace de la douceur.

Bienheureux serez-vous si vous laissez Dieu sécher vos larmes et si vous attendez de lui seul votre consolation.

Bienheureux serez-vous si vous ne vous laissez pas d'avoir faim de Dieu, si vous avez soif de connaître sa volonté pour vous y ajuster avec amour, car Dieu lui-même sera votre rassasiement : remplis de Dieu, vous resterez en marche vers sa plénitude.

Bienheureux serez-vous quand la miséricorde s'ouvrira en vous comme une blessure inguérissable, car vous comprendrez alors le cœur de Dieu, et vous saurez à quel point il vous aime.

Bienheureux, vous qui courageusement gardez votre cœur pur, car Dieu lavera votre regard, et vous le verrez tel qu'il est.

Bienheureux, vous qui cherchez la paix, qui créez la paix, qui retrouvez la paix, car vous faites l'œuvre de Dieu, l'œuvre des fils et des filles de Dieu.

Bienheureux serez-vous si le Seigneur vous trouve dignes de souffrir pour son nom et de prendre sur vous, dans la joie et l'allégresse, une part du fardeau qui a pesé sur ses bras de crucifié.

Jésus nous offre la fraîcheur de son Évangile, et voilà qu'elle nous apparaît doucement exigeante : elle ne nous ramène pas à une poésie facile et infantile, mais à une sorte de réalisme chrétien, le réalisme des baptisés adultes, confirmés par l'Esprit, réalisme qui est à base de vérité intérieure, d'accueil filial de ce que Dieu fait, et de miséricorde inlassable envers le monde.

Cette fraîcheur, nous ne pouvons plus la vivre sous le signe de l'innocence, mais nous pouvons toujours l'accueillir comme une grâce d'espérance et de conversion.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dites : oui, si c'est oui

Tout tient dans une phrase, et pourtant Jésus nous propose là tout un programme d'authenticité.

Il réaffirme d'abord la nécessité du discernement. Le chrétien n'est pas un homme qui dit oui à tout ; mais il ne dit pas non systématiquement. Il dit oui à tout ce qui va dans le sens du message de Jésus, et donc aussi à tout ce qui grandit l'homme ou la femme. Il dira non à tout ce qui tourne le dos à l'Évangile et à ses valeurs, et donc aussi à tout ce qui avilit l'homme, à tout ce qui fausse la mission de la femme. S'il est amené à dire non, il le dira sans violence, sans amertume, sans rejet des personnes, mais avec toute la détermination nécessaire, en s'appuyant sur la liberté de parole dont Jésus a montré l'exemple : « On vous a dit... moi, je vous dis... »

La consigne de Jésus implique non seulement un réflexe de raisonnement, mais un effort pour une communication de qualité. Souvent, en effet, on ne pourra se contenter d'un oui ou d'un non tout secs, mais l'amour fraternel poussera chacun/e à motiver son oui ou son non. C'est souvent très utile quand on se sent le devoir de dire non, car on ne dit pas non pour le plaisir mauvais de s'opposer aux autres ou de faire sentir un mécontentement ou une rivalité ; on dit non à une chose, à une proposition ou à un projet, mais ce n'est pas un rejet de la personne. Dans la vie communautaire, en particulier, il y a des non qui construisent, mais il faut beaucoup d'amour et d'humilité pour les dire selon Dieu.

Mais un bon discernement et une volonté de dialogue seraient encore insuffisants, du point de vue de l'Évangile, sans un grand souci de la vérité, la vérité que l'on doit à l'autre et que l'on se doit à soi-même. L'autre doit pouvoir compter sur ma parole, et moi sur la sienne. C'est à la fois une grande exigence et un grand bonheur, dans un couple ou une communauté, que de se faire confiance de manière absolue, et il faut parfois du temps pour y parvenir.

Car c'est parfois à notre insu que nous ne sommes pas vrais. Combien de fois nous nous surprenons à dire des oui ou des non purement tactiques, pour arriver à nos fins, pour maintenir du flou autour de nos projets, ou parce que nous gardons de la méfiance envers un frère ou une sœur. Combien de fois aussi nous en restons à des demi-oui ou à des demi-non, qui ne nous engagent qu'à moitié et laissent l'autre moitié de notre cœur empêtré dans l'égoïsme ou l'agressivité. Ou encore nos oui sont comme freinés et retenus, face à un frère ou une sœur, par d'anciens contentieux qui n'ont pas encore été levés, qui habitent encore la relation et faussent la parole, qui devrait pourtant rester un chemin sacré entre les êtres.

« Que votre oui soit oui, que votre non soit non ; tout le reste vient du Mauvais » ; du Mauvais qui est hors de moi et qui m'agresse, du mauvais qui est en moi et qui me rend agressif.

Un seul antidote : la clarté de Jésus.

Œil pour œil, dent pour dent

Derrière ces pages de catéchèse, très stylisées, de saint Matthieu, nous retrouvons sans difficulté non seulement toute la pédagogie des premiers prédicateurs chrétiens, mais toute la force et toute l'exigence du message moral de Jésus.

« Œil pour œil, dent pour dent », cette vieille loi du talion avait fait ses preuves dans les civilisations anciennes du Proche-Orient. Tantôt elle apparaissait comme une mesure de rigueur, destinée à faire réfléchir les criminels, tantôt elle jouait en fait comme une mesure d'ordre et de modération, qui protégeait les délinquants contre des vengeances aveugles. De toute façon, pour Jésus, tout cela est radicalement dépassé par la loi nouvelle qu'il promulgue de sa propre autorité de Fils de Dieu : « Je vous dis de ne pas tenir tête, de ne pas riposter aux méchants ».

Et Jésus ajoute quatre exemples, en passant du « vous » au « tu », pour les personnaliser davantage.

1) « À celui qui te frappe sur la joue droite, tends l'autre joue ». Ce n'est pas un exemple irréel, car dès que l'on entreprend quelque chose pour le Seigneur, il faut s'attendre à recevoir des coups, parfois de tous les côtés, et nous savons tous par expérience toutes les petites gifles morales que nous réserve la vie communautaire, et surtout la vie des petites fraternités.

Ce n'est pas non plus un exemple irréalisable, et on le déformerait, en y voyant une simple boutade du Seigneur. Car Jésus, réellement, nous attend là, et sa loi, valable pour chaque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

si nous avons demandé à Dieu le pardon, il faut nous mettre résolument à pardonner. En pardonnant, il déblaise pour nous la route de son cœur. Il attend, de même, que nous rouvrions la route pour nos frères ou nos sœurs.

Ainsi avertis, nous nous tournons vers Dieu ; mais comment le nommer ? quels mots choisir ? quels thèmes privilégier ?

Quand vous priez, dit Jésus, dites : *Notre Père*, toi qui es Père à la manière de Dieu, toi qui es dans les cieux, tout autre et pourtant si proche ! C'est comme Père qu'il s'est révélé à nous, et nous entrons dans sa joie en l'appelant ainsi.

Après quoi nous commençons par lui parler de lui-même, nous souciant d'abord de trois choses : son Nom, son Règne, sa volonté.

Ce triple souvenir suffit pour que nous trouvions notre place devant Dieu, notre place de créatures, reconnaissantes et soumises. Et nous évoquons en même temps notre chance de fils et de filles, aimés chacun comme l'unique, et notre mission de serviteurs et de servantes, car c'est parmi nous que Dieu va sanctifier son Nom, c'est dans nos cœurs que son Règne doit advenir, c'est sur notre terre que sa volonté doit s'accomplir.

Une fois replacés ainsi face au dessein de Dieu et de son plan d'amour, nous revenons sur trois de nos besoins, qu'il connaît déjà : besoin de pain, de pardon, de force dans l'épreuve. Mais, vous l'aurez remarqué, dans le *Notre Père*, nous ne disons jamais : « donne-moi », mais toujours : « donne-nous », « remets-nous », « délivre-nous ».

Même quand nous redisons le *Notre Père* au fond de notre maison, ou à l'intime du cœur, c'est toujours une prière universelle.

La lampe du corps, c'est l'œil

L'œil, c'est la lampe du corps.

C'est pour nous comme une fenêtre ouverte sur le réel, sur le monde des choses et des personnes. Par l'œil nous arrivent la lumière et les connaissances qui nous permettent de situer les choses, de comprendre et de deviner les humains et leurs sentiments. Grâce à l'œil nous sommes en mesure de nous orienter, d'agir, de nous mouvoir pour agir.

Voir, juger, agir... Pour bien agir, il faut pouvoir juger ; pour bien juger il faut voir. Jésus ajouterait : il faut *bien* voir, et donc que l'œil soit sain (littéralement : « simple », *haplous*), c'est-à-dire qu'il nous fournisse, des choses et des gens, une image vraie, une image claire.

Tout comme nous avons, pour la vie matérielle, deux yeux du corps, que nous protégeons instinctivement, nous disposons, pour vivre avec Dieu et avec notre prochain, d'une vision spirituelle, d'une fenêtre du cœur ouverte sur le monde de Dieu et le monde des frères. C'est elle qui nous éclaire lorsque nous tâtonnons dans le monde pour y rencontrer autrui et pour y accomplir la volonté de Dieu.

Si ton œil est malade, dit Jésus, ton être (corps) tout entier se trouve dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi devient ténèbres, quelles ténèbres ! Si la lumière intérieure qui t'est donnée pour comprendre et aimer est éteinte en toi, si ton jugement d'homme et de chrétien reste flou et dans la pénombre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez

Il y a eu des prophètes aux premiers temps de l'Église (Ac 11,28 ; 21,11). Rarement ils prévoyaient l'avenir. Lorsqu'ils parlaient, sagement et calmement, au nom de Dieu sous l'impulsion de l'Esprit, ils s'attachaient surtout à lire les événements de l'Église ou de la communauté à la lumière de la parole de Dieu et de son dessein, à interpréter la volonté de Dieu dans des circonstances concrètes, et assez souvent ils encourageaient, exhortaient, édifiaient la communauté. Parfois aussi l'Esprit leur donnait de dévoiler les secrets des cœurs (1Co 14,3. 23).

Volontiers saint Paul opposait la sobriété et le bon sens spirituel des prophètes à l'effervescence mal contrôlée de ceux qui parlaient en langues inintelligibles : « Recherchez la charité, écrivait-il aux Corinthiens ; aspirez aux dons de l'Esprit, surtout à la prophétie ; car celui qui parle en langue, personne ne le comprend... mais celui qui prophétise parle aux hommes : il édifie, exhorte, encourage... Dans une assemblée, je préfère dire cinq paroles intelligibles (littéralement : « avec mon intelligence ») pour instruire aussi les autres, plutôt que de dix mille en langue » (1Co 14,1).

Assez vite, dans la primitive Église, un discernement s'imposa entre vrais et faux prophètes. « Mes bien-aimés, écrivait saint Jean, n'ajoutez pas foi à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de prophètes de mensonge se sont répandus dans le monde » (1Jn 4,1).

D'ailleurs Jésus, de son vivant, avait proposé un enseignement nuancé. D'une part il s'en était pris à ceux qui se fermaient d'avance à toute nouveauté venue de Dieu : « Jérusalem, toi qui tues les prophètes... [toi qui rejettes les charismes et leurs porteurs inattendus] » (Mt 23,37). Mais d'autre part il avait mis sa communauté en garde, et c'est ce que nous rappelait à l'instant l'évangile de saint Matthieu : « Méfiez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus en brebis ». (On est toujours tenté par la facilité !)

Et immédiatement Jésus indiquait le seul critère infailible pour les identifier : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ! » La vérité et l'authenticité d'un croyant finissent toujours par ressortir, par passer dans ses œuvres, par révéler ce qu'il est, ce qu'il cherche, ce qu'il a vraiment trouvé.

Encore de nos jours un devoir de lucidité, une tâche de diagnostic spirituel, incombe aux communautés, car nous vivons un début de siècle où beaucoup se disent prophètes, porteurs d'un message libérateur, ou lecteurs inspirés des signes du temps présent ; et il vient effectivement des moments, pour nous personnellement ou pour notre communauté de vie, où il faut discerner qui est vraiment celui qui vient à nous, celui qui interprète notre histoire.

En ce temps où foisonnent les modes théologiques, pastorales, liturgiques, un discernement spirituel s'impose au niveau de la pensée. Non pas pour retomber automatiquement dans le déjà-vu, le déjà su, le déjà entendu, car l'Esprit Paraclet apporte chaque jour à l'Église sa grâce de nouveauté, et les disciples de Jésus n'ont pas à craindre la vie, la jeunesse, la créativité. Mais il y a, aujourd'hui comme au début de l'Église, de vrais et de faux prophètes.

La pierre de touche pour les reconnaître ? c'est de savoir si ce prophète, celui qui se donne pour prophète, opère un véritable dévoilement, une illumination, une mise en lumière du dessein de Dieu, ou si au contraire il propose une réduction du mystère de Jésus ou un affadissement du sel de l'Évangile. Le faux prophète tourne le dos aux événements fondateurs et aux promesses de Dieu. Le faux prophète opère un tri dans les paroles de Jésus et choisit son menu dans la Révélation ; il confond la nouveauté de Dieu avec la nouveauté de ses propres théories ou de son langage. Bref : il fait taire les questions de Dieu, celles qui construisent l'homme et le mettent en marche, pour faire entendre ses propres questions sans parfois souhaiter vraiment de réponse.

À une époque de refonte des esprits, des cultures, de l'affectivité, le même discernement spirituel doit jouer au niveau de l'action. Face à telle initiative, à tel projet, à telle orientation qui se présente comme prophétique, comme porteuse des promesses de l'avenir, une communauté héritière du prophétisme de Jésus, soucieuse de lire l'aujourd'hui dans la lumière de Dieu, peut se poser des questions toutes simples, celles qui résonnent dans le Nouveau Testament, et regarder les fruits déjà produits et ceux qui se préparent :

– est-ce que cela construit, édifie la communauté ? (c'est le critère des vrais charismes selon Paul) ; cela resserre-t-il l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ?

– est-ce que cela crée selon Dieu, dans la sainteté et la vérité ?

– est-ce que les moyens préconisés sont ceux de l'Évangile et des Béatitudes ?

– est-ce que par là les pauvres sont évangélisés, entendent une bonne nouvelle qui les remettra dès aujourd'hui, « rien que pour aujourd'hui », sur la route de l'espérance ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les renards ont des tanières

La parole de Jésus a ceci d'étrange que l'on n'est jamais quitte envers elle. Nous ne pouvons pas l'enfermer, même dans l'écrin de notre cœur. Nous ne pouvons pas la refermer, en disant : « J'ai lu ; j'ai compris ». Et même lorsqu'une parole de Jésus nous a déjà remués et convertis, nous la retrouvons toute neuve, d'année en année, de liturgie en liturgie, comme un regard qui guette notre regard.

Ainsi en va-t-il des deux paroles d'aujourd'hui, qui jusqu'au bout nous remettront en exode.

« Maître, je te suivrai, où que tu ailles ! »

Cela, nous l'avons dit, dès la première rencontre, dès le premier désert où Jésus nous a parlé au cœur, (littéralement : sur le cœur).

« Je te suivrai », dit l'homme ; et Jésus ne dit pas non ; Jésus ne le décourage pas. D'ailleurs, à d'autres il dit lui-même : « Viens ; suis-moi ! »

« Je te suivrai où que tu ailles ». C'est cette ambition qui a fait réagir Jésus, car le suivre partout, le suivre jusqu'au bout, ce sera mener une existence errante, plus vagabonde, plus insécurisée que la vie des bêtes sauvages, qui ont encore nid et tanière ! Et cet exode nous attend spécialement dans la vie fraternelle.

Certes, on pourrait calquer le quotidien d'une communauté sur le mode de vie des lapins de garenne : quinze sœurs, quinze

terriers ! Mais l'expérience nous le montre très vite : au monastère il ne peut être question de nous creuser une tanière pour y goûter à volonté une fausse solitude ou pour échapper de temps à autre au coude-à-coude et à l'aventure communautaire.

Jamais non plus nous ne pourrions réclamer un nid, parce que nous n'avons pas d'autre amour à abriter que notre attachement au Seigneur, et la vie fraternelle se construit, non pas dans la facilité ni dans une chaleur artificielle, mais dans un dialogue courageux qui réclame chaque jour une sortie de soi-même.

Nous sommes donc prévenus : « le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête » ; il n'y aura pas d'oreiller non plus pour ceux qui veulent le suivre, et nous n'aurons pas de repos avant le grand repos de Dieu. Mais quelle joie, quel honneur d'user ses forces pour un tel maître !

Quand nous pensons à notre effort de vie évangélique et de prière, nous pensons désert. Le désert, c'est bien ; mais l'exode au désert, voilà qui nous rapproche du destin de Jésus. Pour rester en exode, il faut que notre cellule, habitée par le silence, et surtout l'espace de notre cœur, soient la tente du désert où nous venons chaque jour rencontrer le Seigneur pour une nouvelle étape de vie d'Église et pour de nouveaux pas dans la vie fraternelle.

Car les deux sont liés intimement, et notre vie fraternelle authentifie nos désirs missionnaires. En plein monde comme au cloître, elle est la première manière, concrète et quotidienne, de servir le royaume et d'entrer dans l'œuvre de Dieu.

Il est une demande que le Christ exauce toujours, celle d'une communauté de pauvres qui lui redit, avec la témérité d'un amour sincère et réaliste : « Seigneur, nous te suivrons, ensemble, où que tu ailles ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Non pas des justes, mais des pécheurs

De saint Matthieu, nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'il travaillait au compte des Romains occupants, qu'il était assis à son bureau de douane, que Jésus lui a dit : « Suis-moi », et qu'il s'est levé aussitôt pour le suivre sans terminer son addition.

Ce que l'on sait ou que l'on devine, d'après le récit parallèle de saint Luc, c'est que Matthieu a offert un grand dîner pour fêter l'événement, et c'est pourquoi nous retrouvons à table, autour de Jésus, tant de publicains, réputés pécheurs tout comme lui, rien qu'à cause de leur métier. Tous ces hommes s'étaient sentis honorés par l'appel de l'un des leurs, et pour rien au monde ils n'auraient manqué cette invitation de Matthieu.

Mais les Pharisiens, une fois de plus, sont à l'affût. Ils n'osent pas attaquer Jésus de front, mais s'adressent aux disciples : « Pourquoi votre rabbi à vous mange-t-il avec des publicains et des pécheurs ? » Ce qui revient à dire : « Pourquoi Jésus ne fait-il pas de différence entre les hommes ? »

Or Jésus a entendu, et il ne laisse à personne le soin de répondre. Tout d'abord, dit-il en substance, je mange avec ceux qui m'invitent. Ces hommes se réjouissent de m'avoir parmi eux, comme des malades se sentent rassurés à l'arrivée du médecin et commencent à reprendre espoir.

Puis Jésus, qui s'est expliqué, passe aux reproches : « Allez réfléchir sur le sens de cette parole du prophète Osée : "C'est la miséricorde que je veux, et non les sacrifices d'animaux, la

connaissance de Dieu, et non les holocaustes”. »

Le peuple de Dieu, à l'époque, voulait se concilier à bon compte les faveurs de YHWH, par un culte tout extérieur, et des conversions éphémères. Et Dieu s'en plaignait par la voix des prophètes : « Que puis-je faire pour toi, Éphraïm ? Que puis-je faire pour toi, Juda ? Ah ! votre amour est comme la nuée du matin, comme la nuée qui tôt se dissipe ! »

« Que puis-je faire pour vous, pense Jésus, si vous ne voulez pas de moi ? Comment pourrais-je vous guérir, si vous ne reconnaissez votre mal ? »

Enfin, délaissant l'image pour parler clair, Jésus énonce l'un des principes qui guident toute son action : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. » Notons bien que Jésus ne dit pas : « J'appelle les pécheurs et pas les justes », mais bien : « J'appelle tous les hommes, et tous sont pécheurs ; vous aussi, Pharisiens, qui vous croyez bien portants, et justes, vous êtes des malades et vous avez besoin de moi. »

Et les paroles de Jésus, si sévères pour ceux qui se font illusion, nous apportent l'espoir, à nous qui sommes assis à la table des pécheurs, avec Matthieu et sa corporation.

« D'un cœur brisé, broyé, Seigneur, tu n'as pas de mépris » (Ps 51). Ces paroles du psalmiste retrouvent avec Jésus toute leur actualité. Nos fautes offensent le Christ, mais nos misères ne le rebutent pas et notre impuissance le touche.

Jésus appelle des pécheurs ; il nous appelle malgré notre péché. Jésus ne vient pas à nous parce que nous avons réussi, mais pour nous donner de réussir là où, seuls, nous avons échoué.

Jésus ne vient pas à nous pour récompenser notre innocence,

mais pour nous rendre la paix en pardonnant nos trahisons.

Jésus ne vient pas nous féliciter de nous être sauvés tout seuls ; il s'invite simplement à notre table, pour nous montrer qu'il est là sans mépris, sans impatience, et pour nous empêcher de perdre cœur.

Tout juste suffisant est un pécheur qui s'ignore. Telle est la réponse de Jésus à ceux qui lui reprochent d'accueillir largement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les deux aveugles

La croix des aveugles, qui peut la deviner ? Qui peut s'imaginer un monde sans lumière et sans ombres, un espace sans profondeur et tout un peuple d'objets qui menacent l'homme par le simple fait qu'ils sont là, devant ses pas ?

La souffrance de l'aveugle, c'est aussi d'abord sa dépendance. Dès qu'il dépasse les limites de ses repères familiers, il perd toute autonomie et toute initiative ; il n'est plus libre que dans le champ clos des choses qu'il touche, et toute sa sécurité repose sur l'amour et la vigilance des autres.

Une autre de ses souffrances est d'être coupé des sources normales d'information et de ne pouvoir apprécier ni les résultats de son action ou de son art, ni les mille nuances du comportement des humains qui se peignent et se lisent sur un visage.

Et c'est pourquoi, ce jour-là, les deux aveugles de Capharnaüm, décidés à tenter coûte que coûte leur dernière chance, criaient vers Jésus : « Aie pitié de nous, fils de David » ; c'est pourquoi nous aussi, menacés que nous sommes d'aveuglement spirituel, nous nous mettons en marche vers Celui-là qui peut seul nous guérir.

Nous voilà en effet tâtonnants dans notre propre vie, plus ou moins dépendants, pour nous orienter, des recherches ou des intuitions de ceux qui aperçoivent encore quelque chose. Nous ne voyons même plus deux ans à l'avance, et sans cesse

s'amenuise l'espace que nous pouvons honnêtement dominer ou parcourir. Nous n'étions pas aveugles de naissance, et le baptême a même illuminé nos yeux ; mais la ténèbre que nous laissons s'infiltrer dans notre cœur finit par obscurcir notre regard, et nos yeux, à force de se détourner du grand jour de la foi, ne supportent même plus les lueurs plus douces de l'espérance.

Quand on est aveugle, ce n'est pas la lumière qui est en cause : ce sont les yeux qui ne peuvent l'accueillir. C'est bien là notre malheur et notre peine, de sentir que nos yeux ne supportent plus la lumière qui donnerait sens à notre vie, à nos efforts, à nos épreuves. Et pourtant la lumière est là, déjà là, toujours là. Nous savons que le Christ, dans le monde, a laissé sa lumière et que seul notre aveuglement nous empêche de la saisir ; et c'est pourquoi, tournés vers le Christ ressuscité, qui était, qui est, et qui vient à nous, nous lui crions, dans notre solitude et avec l'Église douloureuse : « Aie pitié de nous, Fils de Dieu ».

Et la réponse du Seigneur n'a pas changé depuis deux mille ans : « Croyez-vous que je peux faire cela ? Crois-tu que je puis guérir tes yeux et te rendre la lumière ? » Je ne vais pas te guérir d'avance pour te dispenser de croire, mais je te guérirai quand tu auras cru, je te guérirai dans ton acte de foi, je toucherai tes yeux et te dirai : « Qu'il t'advienne selon ta foi ! »

Ainsi, ce n'est pas la lumière qui force notre foi, mais notre foi qui laissera entrer la lumière ; ce n'est pas la puissance de Dieu qui va ouvrir malgré nous les yeux de notre foi, mais notre foi qui va donner en nous le champ libre à sa puissance. Nous n'aurons jamais, d'avance, une évidence facile de la tendresse de Dieu, et nous ne serons jamais dispensés de faire fonds loyalement sur sa parole.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut jamais savoir quel est l'endroit et quel est l'envers : « Soyez avisés comme les serpents, et candides comme les colombes ».

Non pas : tantôt avisés et tantôt candides, selon les personnes et les situations ; mais à la fois avisés et candides. C'est donc un équilibre sans cesse à trouver et qui n'est jamais donné une fois pour toutes ; c'est une non-violence volontaire, c'est-à-dire le refus de répondre à la haine par la haine, à l'agressivité par l'agressivité.

Nous aimerions écarter les résistances par les méthodes dont les hommes usent pour saisir le pouvoir et le garder, pour prendre la parole et l'imposer, pour se pousser en avant et occuper l'espace. Et Jésus nous suggère la douceur, qui est la grande force de ceux qui ne passent pas en force.

Il est vrai que cette non-violence du cœur nous mettra parfois en position de faiblesse. C'est alors qu'agira la puissance de l'Esprit, au point que le disciple de Jésus ne devra même plus se soucier de sa propre défense ; il devra rester brebis jusqu'au bout : « Lorsqu'on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous ».

Quelle force pour nous dans ces paroles du Seigneur ; quelle lumière pour notre vie avec les autres ! Nous pouvons aller jusqu'au bout de la douceur, nous pouvons chasser de notre cœur jusqu'à la moindre miette de violence, d'amertume ou de sévérité : si nous sommes dénigrés ou attaqués pour notre foi, l'Esprit de Dieu parlera en nous.

De même, lorsque nous nous sentons traînés devant le tribunal du jugement des autres, tout notre soin doit être, non pas de

préparer notre justification ou de remâcher notre défense, mais de nous en remettre à l'Esprit de notre Père, qui veut parler en nous. C'est lui qui se charge de notre honneur, de notre droit, de la justice qui nous est due ; et quand nous avons pris le chemin du pardon, c'est lui qui assume la tâche de liquider tous les conflits, d'effacer tout le passé d'ignorance et d'incompréhension entre deux frères ou deux sœurs ; c'est lui, l'Esprit de Jésus, qui tisse des liens nouveaux et recrée à neuf tous les liens distendus.

C'est lui qui peut nous garder dans la paix, sans illusions, comme le serpent, qui sait se taire, attendre et regarder, sans inhibition, comme la colombe, qui ose rester libre, malgré les pièges et les filets. Très souvent, lorsque nous voudrions parler en laissant voir les crocs, pour nous protéger ou pour défendre des idées chères, les options que nous avons prises ou le style de vie qui nous passionne, mieux vaut redevenir brebis et nous ouvrir à la paix de l'Esprit, afin de mieux entendre, en nous et parmi nous, la voix du Berger.

Ne craignez pas

« Ne craignez pas... courage ! » Telle est la consigne de Jésus qui noue en gerbe les quatre paroles retenues aujourd'hui par la liturgie.

Il s'agit, dans sa pensée, non pas de ces craintes fugitives qui gênent ou empoisonnent la vie de tous les jours, mais de la crainte qui saisit le croyant au moment de témoigner de sa foi et de son attachement à Jésus-Christ ; la crainte de paraître fou, ou demeuré, ou dépassé ; la crainte de la persécution, dont Jésus vient de parler dans le contexte de saint Matthieu : « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom » (v. 22).

Et si nous demandons à Jésus ce qui peut nous aider à traverser la crainte, sa réponse nous semblera étrange. Il la donne juste avant sa consigne, lorsqu'il dit : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Puisqu'ils ont traité de Béalzéboul le maître de maison, à combien plus forte raison le diront-ils de ceux de sa maison ! »

Ainsi notre raison de ne pas craindre, c'est que notre destin reproduit celui du Serviteur de Dieu, et que dès le départ nous sommes compromis par lui et avec lui. Notre assurance, notre audace de témoins, est donc d'emblée paradoxale : ce qui doit nous immuniser contre la peur, c'est que notre Maître est allé jusqu'à la mort !

Mais Jésus ajoute aussitôt une autre raison de ne pas nous laisser entamer par la crainte : « Rien n'est voilé qui ne sera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ils n'ont pas voulu danser

Ce jour-là Jésus dit aux foules :

« À qui vais-je comparer cette génération ? Elle est comparable à des enfants assis sur les places, qui en interpellent d'autres. Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné un chant funèbre, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine.

En effet, Jean est venu, il ne mange ni ne boit, et l'on dit : "Il a perdu la tête". Le Fils de l'homme est venu, il mange, il boit et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs",

Mais la sagesse a été reconnue juste d'après ses œuvres. »

Jésus savait regarder, et bien des détails de l'Évangile nous le montrent passionné pour la vie quotidienne, surtout celle des petites gens des villages et des bourgs. C'est ce regard de poète sur la vie de tous les jours qui donne aux paraboles de Jésus tout leur charme et une grande partie de leur force émotionnelle.

Nous le constatons une fois de plus dans la parabole d'aujourd'hui. Jésus a observé les chamailleries des gamins sur la place ; il se souvient peut-être de certains après-midi de son enfance, où tous les jeux tournaient court par la mauvaise humeur de quelques-uns.

En deux phrases, Jésus campe la scène. Sur la place, poussiéreuse comme il se doit, deux bandes d'enfants sont assises à distance l'une de l'autre. D'un côté, les bons gosses,

de l'autre les mauvaises têtes. Les bons gosses sont décidés à jouer ; ils proposent d'abord un jeu gai, un jeu de garçons : imiter la ronde des hommes un jour de noces. Puis ils essaient un jeu de filles, triste cette fois : il s'agit de pleurer et de se battre la poitrine comme les femmes à l'enterrement. Mais dans les deux cas ils se heurtent au refus buté du groupe d'en face, qui ne veut jouer à rien. Les bons gosses pourtant s'offrent à assumer la part du jeu la moins amusante : jouer de la flûte pour les autres, hurler les lamentations pour les autres. Finalement tout le monde s'ennuie, et les gosses déleurés s'en prennent aux boudeurs.

Jésus applique immédiatement la parabole aux adultes qui l'écoutent ou qui refusent son message. Dieu dans sa sagesse, fait feu de tout bois pour amener les hommes à son jeu. Il a d'abord envoyé Jean le Baptiste, en précurseur. Son style prophétique, érémitique, élianique, a bousculé et raidi les docteurs de la Loi, qui l'ont fait passer pour un demi-fou (Lc 7,34) ; son ascèse, par ailleurs, a rebuté une génération amollie.

Vient ensuite Jésus, avec son bel équilibre : il mange et boit avec tous, conscient d'inaugurer le temps de la joie, le temps des noces. Et l'on dit, dans son dos : « Voilà un glouton. Vous savez, il boit sec, et il n'est pas regardant pour ses amitiés : on le voit partout avec des publicains et des pécheurs »... Dans cette génération, conclut Jésus, le plan de Dieu rencontrera toujours la même obstination, le même refus *a priori*. Comme disait déjà le vieux proverbe d'Israël : « Si un sage conteste avec un insensé, qu'il se fâche ou qu'il rie, il n'y aura pas de paix » (Pr 29,9).

Cependant Dieu trouvera toujours sur terre des enfants de bonne volonté, de bons joueurs qui accepteront d'entrer dans le mystère du salut et qui feront bon accueil à tout ce que le Maître

proposera, à l'exigence de l'ascèse comme au devoir de rester joyeux. La Sagesse de Dieu sera reconnue juste, opportune, admirable, par tous ceux qui accepteront que Dieu soit libre, libre de ses voies, de ses choix, de ses dons. Il y aura toujours sur terre des esprits et des cœurs ouverts à la nouveauté, qui sauront reconnaître en Jésus la Sagesse du Père venue comme chez elle parmi les humains.

Nous-mêmes, en ce temps de l'Avent ; qu'attendons-nous, sinon une nouvelle visite du Christ Sagesse de Dieu ? Nous ne valons pas mieux que les autres hommes, nous ne sommes ni plus clairvoyants ni plus courageux, et nous sommes assis sur la même place poussiéreuse, lassés parfois de tout, même de jouer au jeu de Dieu, tristes devant l'effort, rétifs au message de conversion du Baptiste, craignant de ne pas manger ni boire tout notre souï à la table de ce monde. Mais nous avons une richesse à partager : c'est que nous attendons la visite de Dieu. Bientôt, au cœur de la nuit, un son de flûte s'élèvera, très doux, très chaud, presque timide : la flûte du Messie. Alors nous cesserons de bouder et nous nous lèverons pour danser, puis nous nous mettrons en route tous ensemble jusqu'à un berceau où nous attendra l'Enfant sage, la Sagesse faite enfant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

protégée, ne rappelle que de très loin la situation actuelle de beaucoup de foyers, même chrétiens ;

– le contenu de ses journées au Carmel semble bien maigre et bien terne en regard de nos vies trépidantes ;

– enfin et surtout, alors que notre monde est saturé d'idées, chez Thérèse c'est la vie qui parle, et c'est elle qu'il faut deviner bien souvent entre les lignes des confidences qu'elle nous a laissées.

Tout cela est vrai, et même gênant parfois ; et pourtant beaucoup de chrétiens se tournent aujourd'hui vers Thérèse de Lisieux comme vers une maîtresse de vie évangélique.

Pourquoi ce paradoxe, pourquoi cette attirance ?

Ce qui fascine d'abord chez Thérèse, c'est qu'elle a pris au sérieux *l'amour de Dieu* : elle a tout bâti sur la certitude d'être aimée. Et ce qu'on appelle sa « petite voie », la voie de l'enfance spirituelle, c'est avant tout l'audace de ceux qui se savent aimés.

Pourquoi l'enfant est-il heureux ? Pourquoi vit-il dans une paix que jamais aucun adulte ne peut revivre ? Parce qu'il se sent aimé, parce qu'il se sait aimé et qu'il trouve cela normal. Thérèse a trouvé normal que Dieu l'aime, que Dieu continue à l'aimer malgré ses misères, tout simplement parce que Dieu est amour, et qu'il ne peut aimer à moitié ou pour une moitié de vie.

Cet amour de Dieu, elle l'a trouvé à la fois merveilleux et doucement exigeant. *L'urgence de l'amour* voilà sans doute un deuxième trait qui rend si lumineuse pour le chrétien d'aujourd'hui l'expérience spirituelle de Thérèse.

« L'amour, disait-elle, ne se paie que par l'amour » ; « ma vocation, c'est l'amour ! » ; « dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'amour ! ».

Entendons bien : non pas un amour reposant, sécurisant, trop facile, purement affectif ou velléitaire, mais un amour qui se veut sans cesse en état d'accueil et de réponse, qui résume, en intensité, toutes les vocations, un amour prouvé dans le quotidien, qui réalise, dans le cadre réel et étroit d'une existence humaine, le projet universel de Dieu.

Par amour, Thérèse s'est accrochée, des mois durant, à une prière aride, sachant bien qu'au Carmel l'œuvre d'aimer l'emporte sur toutes les œuvres de l'amour. Par amour elle a voulu que rien ne soit perdu de ses joies et de ses souffrances, et que tout en elle brûle comme un seul holocauste joyeux. Par amour, aussi, elle s'est chaque jour convertie à la vie fraternelle, devinant bien que ses sœurs et sa communauté tout entière étaient le lieu privilégié où Dieu voulait être aimé et servi.

Dieu sait pourtant quelles difficultés Thérèse a dû affronter. Rien de ce qui fait le poids de nos vies et la croix de la vie commune ne lui a été épargné. Elle a vu lentement ses forces disparaître et tout son être extérieur se défaire. Non seulement il lui a fallu assumer des souffrances physiques qui auraient suffi à l'abattre, mais jusqu'au bout elle a connu dans sa propre communauté des raideurs, des blocages et des incompréhensions qui auraient pu la murer dans une solitude douloureuse. Elle a senti autour d'elle les réactions mêlées des sœurs, dont certaines ne la comprenaient pas totalement.

Mais Thérèse, parce qu'elle s'était donnée à l'amour, parce qu'elle avait tout misé sur l'amour de Dieu, a pu demeurer jusqu'au bout dans l'espérance. On obtient de Dieu autant qu'on espère de Lui. Dieu nous fait désirer ce qu'il veut nous donner, et les grands désirs n'ont jamais fléchi dans le cœur de Thérèse.

Elle écrivait, un an avant sa mort : « Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie à moi, c'est d'espérer ». Espérer quoi ? « Que ton amour m'accepte ». C'est bien là tout le message de Jésus dans l'évangile d'aujourd'hui : un appel à une confiance courageuse en celui qui peut tout et qui aime dépasser notre attente.

« *Venez à moi, vous qui êtes fatigués* », qui travaillez dur ou peinez sous le joug de la vie, « moi, je vous soulagerai ».

« *Venez à moi, vous qui êtes accablés* » par le poids d'une mission crucifiante, d'une vie de famille bouleversée, par les blessures ou les cicatrices que la vie a laissées en vous.

« *Prenez mon joug* » : si c'est moi qui le pose sur vos épaules, il paraîtra léger.

« *Laissez-moi vous instruire, car je suis doux et humble, et vous trouverez repos pour vos âmes* », car c'est toujours par la douceur et l'humilité du cœur que l'on revient à la paix quand on en a perdu le chemin.

Oui, notre folie à nous, c'est d'espérer, d'espérer parce qu'aucune misère ni aucune souillure ne peuvent rebuter Jésus qui sauve, d'espérer, parce que Dieu fait du neuf avec du vieux, du renouveau avec du suranné, de la jeunesse avec nos vieilleries.

Dieu l'a promis, vous l'avez entendu : « Comme un homme que sa mère console, moi-même je vous consolerais. *Vous verrez*, et votre cœur se réjouira ! Vous serez comme l'herbe qui reverdit (vous, votre famille, votre communauté), et la main du Seigneur se fera connaître à ses serviteurs » (Is 66).

Y a-t-il plus grand chagrin, pour ceux et celles qui aiment le Seigneur, que de devoir avouer, au jour où Dieu les exauce :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Frère, sœur et mère

Voilà bien une parole de Jésus qui a dû surprendre ses auditeurs, comme elle nous surprend nous-mêmes aujourd'hui.

Les gens qui se pressaient autour de Jésus pour écouter sa parole auraient sans doute fort bien admis qu'Il s'interrompe un instant pour accueillir sa mère. Les mères ont tant donné à leurs enfants qu'elles ont bien droit à des égards spéciaux et à quelques privilèges !

Or c'est justement cette idée de privilège familial que Jésus tient à écarter. Encore faut-il bien entendre et bien situer sa réponse.

Tout d'abord elle ne contient aucun reproche. Jésus ne dit aucunement à ses proches : « Vous avez eu tort de venir. Vous avez tort de me chercher et de vous intéresser encore à moi. »

De plus, il ne cherche pas à exclure sa mère ni ses cousins, comme s'il leur disait : « Je ne veux plus vous aimer, je n'ai plus de raison de vous aimer, je raye de mon cœur toute affectivité d'ordre familial, notre passé commun n'a plus de valeur à mes yeux. »

Jésus n'exclut pas, ne renie pas, ne retranche pas brutalement ; bien au contraire, il élargit à tous les vrais disciples cette confiance affectueuse qu'il a connue dans sa propre famille humaine.

À tous ceux qui font la Volonté du Père, à tous ceux qui « écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (Lc

8,21), Jésus offre la même amitié chaleureuse, la même simplicité de relations, le même bonheur du partage, qu'il a connus à Nazareth durant trente années.

Désormais l'immense groupe des croyants ne sera plus qu'une seule et même famille, la famille de Jésus, Messie et Seigneur, la famille de Dieu « de qui tout lignage tient son nom » (Ep 3,14) la famille unie et dynamisée par l'Esprit Saint.

La famille humaine de Jésus n'aura pas de privilège, mais tous les humains auront le privilège d'entrer dans la famille de Jésus par une foi généreuse et active.

Au moment où Jésus parlait, Marie était encore dehors, hors du cercle des auditeurs. En réalité, Jésus venait de tracer le portrait spirituel de sa mère, celle qui, mieux que tout autre, écoutait la parole, celle qui, plus que tout autre, entrait dans les vues de Dieu.

Elle qui était au cœur des affections humaines de Jésus avait déjà sa place au cœur de la famille des croyants ; mais Jésus attendait son Heure, l'heure de la Passion glorifiante, pour proclamer, du haut de la Croix :

« Femme, voici ton fils. »

« Femme, voici tes enfants, et l'Église commise à ta tendresse. »

Le pourquoi des paraboles

Ce sont les disciples qui posent la question à Jésus ; et ils ne disent pas : « pourquoi parles-tu en paraboles ? », d'une manière générale, mais : « pourquoi *leur* parles-tu en paraboles ? », à eux, à ces gens distincts des nous ? Dans la question même sont typées ainsi deux attitudes vis-à-vis de la parole de Jésus, mais les disciples s'interrogent surtout sur la pédagogie de Jésus : pourquoi *leur* parles-tu ainsi, pourquoi cette différence de traitement ?

Jésus, dans l'évangile de Matthieu, donne successivement deux réponses.

La première redouble notre embarras : « Parce qu'à *vous* il a été donné [par Dieu] de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais à *ceux-là*, ce n'a pas été donné [par Dieu] ». Jésus justifie sa manière de faire en se référant à l'initiative de Dieu. Est-ce de la part de Dieu une décision arbitraire ? – Non pas, et Jésus s'explique immédiatement : « Car quiconque *a*, on lui donnera et il aura surabondance ; mais quiconque *n'a pas*, même ce qu'il a lui sera enlevé. »

Si Dieu accorde aux uns et refuse aux autres la connaissance des mystères du Royaume, c'est que les premiers « ont » déjà quelque chose dont les autres sont dépourvus ; ils ont, eux, ce que les autres aussi devaient avoir et sont coupables de ne pas posséder. La décision divine n'est donc pas tyrannique, elle constitue déjà un jugement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le levain dans la pâte

Le Royaume de Dieu n'est pas un territoire découpé sur une carte du monde. C'est l'emprise de Dieu, de son amour, de sa volonté, sur le cœur des hommes, qu'il s'agisse des disciples individuels, des communautés ou des nations de la terre. Cette seigneurie d'amour, Jésus aujourd'hui la compare à la graine de sénevé, si infime qu'on la sent à peine rouler entre les doigts, mais qui devient vite un arbre touffu. La même disproportion nous surprend toujours quand nous méditons sur l'œuvre de Dieu et les choix de sa Providence.

L'Église de Jésus a commencé avec douze hommes, vite contestés, pourchassés, emprisonnés. Et pourtant elle atteint maintenant les confins du monde. À l'échelle de nos communautés, le renouveau spirituel commence souvent dans une grande modestie, et très vite, si nous restons des pauvres, notre fraternité devient ouverte, attirante, accueillante. De nouveaux nids apparaissent dans le feuillage.

Dans notre vie personnelle également, pour peu que nous laissions toute la place au Règne de Dieu, il donne à notre vie cachée des dimensions missionnaires insoupçonnées. Pour la gloire de Dieu et le salut du monde, beaucoup d'enfants de Dieu viennent nicher dans notre prière, et souvent nous n'en savons rien.

La parabole du levain éclaire aussi le développement mystérieux du Règne de Dieu, non seulement dans l'espace,

mais dans le temps. Le levain, c'est un ferment, mais un ferment bénéfique et nécessaire ; il communique à la pâte comme une fièvre de croissance : une pâte qui lève est une pâte fragile. Mais sous l'action du levain, elle s'aère, se distend, se soulève, et c'est alors qu'elle est prête à la cuisson, prête au service des humains.

Ce qui est remarquable d'emblée dans la parabole, c'est la hardiesse et la confiance de la femme boulangère, qui n'hésite pas à *enfouir* un peu de levain dans trois mesures de farine, soit trois fois quarante-cinq litres : du pain pour tout le village ! Le but est clair : il faut que toute la pâte lève !

Le levain de Dieu, sa seigneurie d'amour, travaille le monde, et le ferment évangélique ne cessera pas son action avant que toute la terre ait levé comme une immense pâte.

Notre communauté, à son niveau, lève aussi, comme une pâte qui fermente, généreuse, et fragile aux courants d'air. Mais là encore la durée fait son œuvre, car c'est toute la communauté qui doit lever sous l'action de l'Évangile, quels que soient les chemins et les tempéraments, quels que soient les tâches et les âges.

Au niveau personnel, enfin, ce que le Seigneur attend de nous, c'est le geste hardi et confiant qui va enfouir une bonne fois le levain dans toute la pâte de notre vie. Tout doit lever en nous comme du bon pain, que le Seigneur cuira, à son heure, au feu de l'Esprit. Tout : notre désir de Dieu, notre gratuité au service du prochain, et même les fonds encore inertes de notre cœur qui retiennent captive notre liberté filiale.

Dieu veille sur la pâte qui lève : chaque nuit il la couvre comme un bon boulanger. Accueillons son dessein, entrons dans sa bonté, ouvrons-nous à son règne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ?

Jésus lui aussi a connu ce que du point de vue humain nous appellerions l'échec. Il était pourtant préparé, divinement préparé, à sa mission ; il n'était porteur que d'un message de paix et de confiance, et sa parole était accréditée comme parole de Dieu par les miracles.

Mais Jésus ne pouvait ni ne voulait contraindre les gens à croire en lui et à l'aimer, car cela, Dieu ne le fait jamais. Il nous laisse la responsabilité de notre oui ; il nous laisse libres de notre amour, sans jamais cesser de nous proposer le sien. Et il dépend de nous de boire l'eau vive du bout des lèvres ou de nous y rafraîchir en abondance. À vrai dire, il n'y a pas d'échec du Christ, mais des échecs de notre amour. Dieu offre ; ses enfants refusent. Dieu veut le bonheur pour son peuple, et le peuple préfère ses misères et ses pesanteurs. Et ce mystère de l'endurcissement du peuple fait de tout prophète de Dieu un homme exposé à l'échec, comme on le voit dans la vocation d'Ézéchiël (Ez 1-3).

Ce qui retenait les gens de Nazareth et des environs, face au message libérateur de Jésus, c'est qu'ils connaissaient Jésus de longue date. Il avait été leur compagnon de jeu ; il avait appris à lire la Torah sur les mêmes rouleaux de la synagogue ; et on le voyait passer depuis quinze ans dans les rues, quelques planches sur le dos ou des outils à la main.

On ne pouvait imaginer que la parole de Dieu, la force de Dieu, étaient à demeure chez cet artisan Jésus, « reconnu en tout pour un homme ». Et puis, s'il avait fréquenté les écoles, ça se saurait ! Or on connaissait bien ses cousines et ses cousins, Jacques, Simon, José, Jude : chez eux, pas d'intellectuels. Sa mère Marie, elle aussi, était une femme toute simple. Bref, on n'imaginait pas que Dieu pût faire des merveilles dans cette famille-là ! Au fond, cette difficulté qu'éprouvaient les gens de Nazareth, c'est celle que nous rencontrons lorsque nous prenons conscience du mystère inouï de l'Incarnation.

Jésus a tout pris pour tout sanctifier, notre chair d'hommes, notre parole d'hommes, nos images d'hommes, et notre temps humain. Et il nous arrive, à nous aussi, de ne pas reconnaître la visite ou l'invitation de Jésus, parce qu'elles se présentent à nous à travers les paroles et les gestes de l'Église, à travers des relais humains de Jésus, des instruments trop visibles, trop connus, trop quotidiens.

Les Galiléens n'imaginaient pas que la sagesse et la puissance de Dieu fussent présentes en Jésus de Nazareth et nous n'imaginons pas que Jésus ressuscité puisse travailler puissamment et parler authentiquement par son Église d'aujourd'hui, à travers des voix, des visages, des volontés, que nous connaissons trop.

Cette Église de Jésus, « d'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? » Comment peut-elle revendiquer la lumière et la force pour guider les hommes jusqu'à la vérité ? Comment peut-elle affirmer l'autorité qui fait d'elle la gardienne de l'unité ?

Et de proche en proche la faiblesse de notre foi gêne notre perception des sacrements de l'Église : d'où viennent à ces paroles et à ces gestes, à ces symboles bien de chez nous, la

lumière qui libère le cœur et la force qui sanctifie ?

L'Eucharistie se dévalue à nos yeux et dans nos cœurs. Bien qu'elle soit, comme tous les sacrements, le salut en visibilité, elle demeure en partie opaque. Entre les signes et la réalité divine qu'ils annoncent, entre les sacrements et la grâce qu'ils apportent, un espace reste, à franchir par la foi. L'étonnement des Galiléens de Nazareth devant la sagesse et la puissance de Jésus rejoint notre étonnement et notre adoration devant le mystère de l'Eucharistie ; et nous sommes amenés à dire au Seigneur qui vient à nous : « Ce que je vois, ce que je touche, ce que je goûte, rien de tout cela n'a prise sur ton mystère. »

« Visus, tactus, gustus in te fallitur : sed auditu solo tuto creditur » Saint Thomas d'Aquin, *Adoro Te devote*. » La foi ne peut vraiment s'appuyer que sur la parole qu'elle entend : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ».

« Credo quidquid dixit Dei Filius. Nil hoc veritatis verbo verius » *Ibid.* » Je crois ce que tu as dit, toi, le Fils de Dieu. Rien de plus vrai que ta parole de vérité, rien de plus vrai que toi, Jésus de Nazareth.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cœurs.

« Écoutez et comprenez », dit Jésus.

Laissez vivre votre cœur pour le meilleur de vous-mêmes.

Apprenez la liberté des vrais enfants de Dieu.

La Cananéenne

Jésus n'avait pas souvent la chance d'admirer, mais par deux fois au moins l'occasion lui a été fournie par des étrangers, le centurion de Capharnaüm et cette femme du Liban.

« Femme, grande est ta foi, » lui dit Jésus.

Comment donc s'y est prise cette Libanaise pour frapper à ce point Jésus ?

Tout d'abord elle est décidée à ne pas manquer son heure, à ne pas manquer le passage du Messie dans son pays et dans sa vie. Avant même d'avoir pu s'approcher, elle crie, « elle nous poursuit de ses cris », disent même les disciples. « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ». Elle ne connaît pas Jésus, mais elle sait au moins ce qu'on dit de lui dans son pays, et, arrivée aux pieds de Jésus, elle continue à prier sans se lasser : « Seigneur, viens à mon secours ! »

Or, dans un premier temps, Jésus semble écarter sa demande, comme pour Marie à Cana. Il s'en explique à ses disciples : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël » ; et pour la femme il trouve une autre explication très imagée, tirée de la vie de tous les jours : « Il ne sied pas de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens ». Notons bien que Jésus ne dit pas : « pour le donner aux chiens », mais « aux petits chiens, et la nuance est grande.

La femme saisit l'image au bond, et grâce aux petits chiens, elle va révéler toute l'audace de sa foi. Elle va insister, discuter,

faire pression respectueusement sur le cœur du Messie d'Israël : Certes, moi, l'étrangère, je ne fais pas partie de la famille ; mais pour les petits chiens il y a au moins les miettes ! »

Et d'ailleurs, le propre des petits chiens, c'est de ne pas se laisser oublier lorsque les maîtres sont à table. Ils circulent, ils s'arrêtent, ils quémangent en remuant les oreilles, et il y a toujours l'un des convives à se laisser attendrir.

Jésus semble opposer les enfants et les petits chiens. Pas du tout, rétorque la femme, les enfants sont de connivence avec leurs compagnons de jeu, et si les enfants sont à table, les petits chiens sont à table aussi... enfin *sous* la table, mais ils n'y perdent rien. Oui, le Messie est venu d'abord pour Israël, mais Israël doit partager son Messie avec les nations.

« Femme, grande est ta foi, dit Jésus, qu'il t'advienne selon ton désir ». Tout est donc dans la force du désir, de notre désir. Ce n'est pas l'amour du Seigneur qui a des limites, c'est notre désir qui se limite et qui se lasse, c'est notre prière qui s'arrête trop tôt, comme si nous n'avions pas droit à la miséricorde.

Et effectivement nous n'y avons pas droit, effectivement nos misères auraient de quoi nous rendre étrangers à la famille de Dieu. Ce que Jésus attend de nous, c'est l'audace de cette étrangère, qui nous fera dire : « Seigneur, je sais que je n'ai droit à rien, mais tu me feras bien l'aumône de quelques miettes, et cela suffira à mon bonheur ! »

Repartir heureux avec les miettes du Seigneur, ces miettes qui guérissent et qui nourrissent, ces miettes qui suffisent pour transformer toute une vie, voilà ce qui est en notre pouvoir.

D'ailleurs jamais Jésus n'a donné de miettes ; il a même rassasié des foules, et il restait des corbeilles lorsqu'il donnait le pain ; il est venu pour que nous ayons la vie en abondance. À

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu, et tu mesures tout à ton désir d'homme.

Un Messie qui souffre, un Maître qui fait le service, un Seigneur qui lave les pieds, un Sauveur qui meurt pour faire revivre, cela n'a pas de sens et c'est gênant. C'est gênant parce que cela nous compromet à notre tour, et Jésus l'explique aussitôt à ses disciples, c'est-à-dire les apôtres et tous ceux qui l'écoutaient à ce moment-là.

« Si quelqu'un *veut* marcher à ma suite, qu'il se renonce ! » Si quelqu'un s'engage sérieusement, positivement, à cheminer derrière moi, qu'il sache bien en quoi consiste cette vie de disciple. Il faudra d'abord qu'il se renie lui-même, car celui qui veut suivre Jésus a trouvé un nouveau centre à sa vie, il n'est plus à lui-même sa propre raison d'être, il ne vit plus à son compte, il obéit à une autre volonté et doit modeler son destin sur celui du Messie, et reproduire l'image souffrante et glorieuse du Fils bien-aimé. Tout en restant lui-même, il ne s'appartient plus, et réalise ce que nous demanderons dans un instant, dans la prière eucharistique : « [afin] que notre vie ne soit plus à nous-mêmes, mais à lui, qui est mort et ressuscité pour nous. » Si quelqu'un veut marcher à la suite du Messie, qu'il prenne sa croix, non pas la croix de bois de Jésus au Golgotha, mais sa croix personnelle : déficiences du corps, désarrois de l'intelligence, raz-de-marée de la vie du cœur, c'est-à-dire tout ce qui fait de lui un « crucifié pour le monde », tout ce qui humainement le paralyse, tout ce qui le compromet dans le monde avec le Nazaréen.

Car la croix qui nous attend, c'est la croix des prophètes, nous tous que le Père a appelés, consacrés par l'Esprit et envoyés dans le monde pour porter aux pauvres un Évangile de pauvres. Nous avons été trop séduits par Dieu pour pouvoir maintenant l'abandonner ; d'ailleurs, à qui irions-nous pour trouver des

paroles de vie éternelle ?

Dieu a été le plus fort dans notre vie (cf. Jérémie 20,7), et nous voilà désormais conquis, malgré nos réticences, heureux d'être vaincus, puisque c'est Dieu qui triomphe, « enchaînés en esprit » et pourtant filialement libres, liés à celui qui nous appelle, pour une vie à deux qui éclora un jour en vie éternelle. Mais, participants de la vie de Dieu, nous sommes devenus, par l'Esprit Saint, porteurs de sa parole, et là surtout la croix nous attend.

Si nous pouvions nous modeler sur le monde présent, suivre sans contrainte sa nonchalance morale, épouser sans critique ses modes intellectuelles, le monde nous accueillerait volontiers, car, ayant tué en nous le ferment de l'Évangile, nous ne serions plus dangereux pour personne ; mais voilà que la parole plantée en nous depuis notre vocation, et enfermée en nous comme un feu dévorant, nous oblige, pour construire l'édifice spirituel, à dénoncer les violences qui sévissent et certaines ruines qui se préparent, à discerner jour après jour, pour nous et pour le monde, quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. C'est alors que, à l'imitation du Christ, nous devenons gênants pour le monde, et que nous sentons parfois son ironie terrible sur le message que nous portons, sur le mode de vie que nous préférons, sur la croix de Jésus dont nous portons le signe, sur les Béatitudes qui restent l'axe de notre cheminement.

N'allons pas dire, par lâcheté ou par lassitude : « Je ne penserai plus à Lui, je vais cesser de parler en son nom » (Jr 20,9). N'allons pas choisir de nous taire, car le Christ lui-même nous a mis en garde contre tout étonnement – « Ne vous étonnez pas si le monde vous hait, car il m'a haï avant vous ».

Telle est la vie qui nous attend à la suite du Christ : une existence de fils et de filles de Dieu, toute entière traversée par le mystère pascal de mort et de vie, et aussi une existence de prophètes vouée au mystère de Pentecôte de l'Église.

Cette vie de baptisés confirmés par l'Esprit, cette vie si riche des dons du Christ, Dieu nous la fait vivre en habits de tous les jours, dans le réalisme très humble de l'Évangile, et c'est elle qu'il nous faut offrir une fois de plus ce matin, en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ; c'est là le culte spirituel que tous ensemble nous allons lui rendre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les enfants, les petits

La liturgie d'aujourd'hui joint les deux extrémités d'un texte d'évangile et laisse de côté tout le milieu. En conséquence nous avons l'impression que de bout en bout il s'agit des enfants, des petits enfants. Mais en réalité l'évangile vise deux groupes bien distincts.

Il vise d'abord des enfants (*paidia*), qui sont bien désignés comme tels, puis il met en scène, avec un autre mot (*mikroi*), les petites gens de la communauté. Ainsi l'a voulu le Seigneur : Il a englobé dans la même miséricorde les enfants et les petites gens, dont nous sommes.

Regardons paisiblement ce que Jésus nous enseigne des uns et des autres.

Les enfants sont pour Jésus le modèle de tous ceux qui veulent entrer dans le règne de Dieu. Pourquoi ? Parce que les enfants sont innocents ? Non sans doute, parce qu'en réalité les enfants ont de la malice à revendre, et s'ils ne font que de petites bêtises, c'est souvent parce qu'ils n'en connaissent pas de plus grandes.

Mais l'enfant à ceci d'extraordinaire, c'est qu'il trouve tout naturel d'être aimé. Et c'est en cela qu'il nous montre la voie : si nous ne retournons pas à l'état des enfants, si nous n'acceptons pas d'être aimés gratuitement par le Dieu de la vie, nous n'entrerons pas dans son règne, et son règne n'entrera pas en nous. Aux yeux de Dieu, le plus grand est celui qui se fait petit

et qui ne trouve pas étrange d'être aimé sans mérite préalable, simplement parce que Dieu est amour et qu'il aime nous aimer.

Les petits dont Jésus parle plus loin ne sont plus les enfants, mais les petites gens de la communauté, « ces petits qui croient en moi », dit Jésus. Ils ne sont plus petits par l'âge ou la taille, mais par le peu de cas que l'on fait d'eux dans la société. Petits moyens, petite envergure, petit crédit aux yeux des hommes : voilà le portrait des petits dont Jésus prend la défense. Même dans le groupe des croyants ils sont méprisés, et l'on va jusqu'à placer des embûches pour les faire tomber. Jésus, lui, ne veut pas qu'un seul de ces petits se perde ; il a pour eux la même tendresse que son Père et met toute sa joie à les ramener quand ils s'égarèrent.

Tels sont les choix de Dieu, tel est le parti pris de Jésus : ce qui ne compte pas pour le monde a du prix à ses yeux. Il aime les enfants qui se laissent aimer ; il aime les petits, les humbles, qui se laissent sauver. Mais il nous aime et nous sauve, nous aussi, qui avons renié notre enfance et pris des réflexes de grandeur.

Que cette Eucharistie soit pour chacun/e de nous l'occasion de se laisser rejoindre par le Pasteur. Qu'elle restaure en nous un cœur d'enfant, tout en accueil de la joie du royaume. Qu'elle fasse grandir les petits que nous sommes, petits dans la foi, petits en espérance, « jusqu'à la taille du Christ en sa plénitude ».

Ceux qui restent petits sur la terre seront grands dans le Royaume des cieux.

La brebis égarée

Chaque évangéliste a sa manière personnelle de proposer les paraboles de Jésus. Ainsi, là où saint Luc parle de brebis perdue (15,3-7), et applique l'image à tous les hommes, Matthieu décrit une brebis égarée que Jésus vient sauver, et il enchâsse la parabole entre deux rappels des « petits », c'est-à-dire, concrètement, pour saint Matthieu, les plus humbles et les plus délaissés de chaque communauté chrétienne.

On pourrait dire : brebis perdue/brebis égarée, où est la différence ? Effectivement la différence apparaît peu dans notre langue, mais dans le Nouveau Testament l'égarément a toujours trait à la foi. « Que personne ne vous égare », disait Jésus (Mt 24,4). De même saint Paul avertissait Timothée : « Les hommes mauvais et imposteurs vont progresser dans le mal, égarant les autres, égarés eux-mêmes ! Mais toi, demeure ferme dans ce que tu as appris et accepté comme certain » (2Tm 3,13). Et l'on retrouve chez Jean, chef de communauté, la même mise en garde : « Petits-enfants, que personne ne vous égare ! » (1Jn 3,7 ; cf. 2,26). Ceux qui égarent les chrétiens sont clairement désignés : ce sont, d'une part les faux prophètes (Mt 24,11.24 ; Ap 19,20), les hommes mauvais et imposteurs, et d'autre part le Satan, « qui égare la terre entière » (Ap 12,9). Mais l'on peut s'égarer soi-même si l'on se prétend sans péché (1Jn 1,8).

Ainsi, dans la parabole telle que la propose Matthieu, ce sont les petits de la communauté chrétienne, les gens sans défense, qui sont menacés dans leur foi par les slogans des faux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

a uni ». Renforcer cette union, c'est entrer à plein dans l'œuvre de Dieu, dans son plan d'amour et son plan sur l'amour. Défaire cette union, c'est relâcher un lien que lui, Dieu, ne défait pas.

Celui qui rappelle ainsi la grandeur du couple chrétien sorti des mains de Dieu, et qui l'affirme déjà à contre-courant des idées de son temps, c'est Jésus qui s'est montré si proche des blessures du cœur humain, Jésus qui a dit avec douceur à la femme adultère : « Va, et ne pêche plus », Jésus qui a confié une mission à la Samaritaine alors qu'elle en était à son sixième mari. Et il nous montre l'attitude à garder dans un monde où l'amour a perdu ses repères. Nous devons à la fois comprendre le désarroi de tant de couples fragilisés, distendus, éclatés, et garder, comme phare pour notre route, la parole courageuse du Fils de Dieu. Nous pouvons compatir à la souffrance de tant d'époux qui vivent leur amour comme un échec, et travailler, dans l'espérance, à consolider l'œuvre de Dieu, avec la lumière que Dieu donne.

Les douze disciples de Jésus ont réagi en fonction des habitudes de leur société, et sous l'angle masculin : « Si telle est la situation de l'homme par rapport à la femme, il n'y a pas intérêt à se marier ! ». Se lier à vie, cela leur semble un pari trop hasardeux. La réponse de Jésus va déplacer l'angle d'approche et souligner l'importance de l'engagement dans la vie d'un croyant. Ne pas se marier par crainte de l'engagement, ce serait une fausse raison, et une résolution finalement assez peu noble et assez peu généreuse ; mais, dit Jésus, il est des gens qui choisissent de ne pas se marier, pour s'engager à plein temps au service du Règne de Dieu.

C'est vraiment un choix. Ils ne sont pas contraints au célibat par une incapacité congénitale, par défaillance du corps ou du psychisme, ni à cause d'un traumatisme survenu dans leur

histoire affective. Le célibat à cause du Règne de Dieu, c'est toujours la réponse à un appel, à un attrait qui se « révèle », et c'est une autre manière, authentiquement humaine, d'entrer dans l'œuvre de Dieu comme femme ou comme homme. La polarité de l'homme et de la femme reste bien présente dans le service du Royaume, et c'est ce que rappelait un document récent de l'Église (cf. *Vita Consecrata* § 57) :

« Il est légitime que la femme consacrée aspire à voir reconnaître plus clairement son identité, sa compétence, sa mission et sa responsabilité, aussi bien dans la conscience ecclésiale que dans la vie quotidienne ».

Qu'est-ce que les femmes et les hommes proposent au monde s'ils ne sont pas mariés ? Deux manières différentes de vivre à l'image de Dieu, deux manières d'apporter cette nouvelle inouïe, même et surtout aux plus délaissés : nous sommes tous aimés de Dieu : il nous veut dans sa vie.

Ne les empêchez pas !

Une même certitude toute simple animait ces femmes qui amenaient à Jésus leurs enfants. Chacune se disait : « Il va aimer mon petit ! » Pour chacune, présenter à Jésus son enfant, c'était lui apporter déjà le meilleur d'elle-même ; c'était aussi attirer sur l'enfant la bonté qu'elle pressentait chez le Nazaréen.

Rien ne laisse supposer que les petits étaient malades ; et ces femmes ne venaient pas pour une guérison. Que demandaient-elles à Jésus ? Un geste et une prière.

Le geste – l'imposition des mains – pouvait revêtir, selon les cas, plusieurs significations. Ou bien il symbolisait la transmission d'un pouvoir ou d'une responsabilité. C'est ainsi que Paul avait imposé les mains à Timothée en lui confiant la communauté d'Éphèse (1Tm 1,3 ; 2Tm 1,6). Ou bien l'imposition des mains intervenait au cours d'une guérison. Mais ici, pour Jésus, poser les mains sur les enfants, c'était les prendre sous sa protection, les reconnaître pour siens, leur donner un signe d'affection, et les inclure dans sa royauté messianique avant même tout acte de foi conscient.

Les mères attendaient aussi que Jésus prie pour les enfants, et appelle sur eux la bénédiction de Dieu. Et cette demande supposait chez ces femmes un début de foi en Jésus, parce qu'elles reconnaissaient par là le prophète Jésus comme un intercesseur auprès de Dieu.

Les apôtres, eux, sont à cent lieues de cette valorisation des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de cette manière. Même dans nos communautés, nous aurions tendance à mesurer les choses autrement, à valoriser les personnes selon les critères du monde : efficacité, confiance en soi, aisance dans les échanges, facilité à se faire aimer. Mais Jésus, lui, ne regarde pas le rang des personnes, ni le brillant de leur situation, ni la considération dont on les entoure, ni la confiance qui spontanément leur est faite ; il regarde seulement comment chacun, là où il est, se met au service de ses frères ; et il pèse chaque vie au poids de la charité. Le meilleur de nous-mêmes, c'est cette volonté de servir. Elle demeure souvent à demi cachée, mais elle n'échappe pas à Dieu, qui lit en nous à livre ouvert.

Concrètement, ce nouveau style de vie, c'est à saint Paul que nous pouvons le demander. Le trésor de la mission de Jésus, qui valait bien à ses yeux tous les honneurs du monde, il avait conscience de le porter dans un vase de terre cuite : tout son tonus d'apôtre lui venait de Dieu lui-même. Il se sentait souvent à la limite de la résistance : maltraité, désorienté, pourchassé, abattu ; et seule l'extraordinaire puissance de Dieu empêchait, dans chaque épreuve, qu'il réagisse comme un homme opprimé, désemparé, abandonné, anéanti (cf. 2Co 4,7-13).

Jésus disait : « Donner sa vie pour la multitude. » Paul traduisait : imiter Jésus dans ce don total, « porter sans cesse dans notre être la mise à mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre existence mortelle ».

Cela passait, pour Paul, par des voyages, des angoisses de prédicateur, des soucis de fondateur d'Église. Cela passe pour nous par une vie de témoignage et de prière, au cœur de l'Église, en pure perte de nous-mêmes, en pauvreté et nudité d'esprit. Cela se dit par une parole venue de la foi vive : « J'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé », j'ai cru, c'est pourquoi je suis entré

dans le silence, pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

Jusqu'où devront aller l'oubli de nous-mêmes et notre générosité de serviteurs et de servantes ? Nul d'entre nous ne le sait d'avance, car les choix de Dieu ne se révèlent qu'à ceux qui cheminent. Mais notre amour de Jésus nous dicte quand même une réponse, un projet audacieux et humble à la fois : nous voulons boire la coupe que Jésus a bue tout entière. Autrement dit, nous voulons tout partager de son destin, et c'est bien aussi le don qu'il veut nous faire.

Cette coupe, c'est lui qui nous la tendra, et nous saurons alors de quoi elle sera remplie : coupe d'un Exode à vivre sans murmures ; coupe des oublis fraternels et des manques d'égards, qu'il faut assumer sans surprise ni révolte, coupe de l'effacement et de la disponibilité, des responsabilités portées en total oubli de soi.

N'ayons pas peur de dire oui d'avance, ne craignons pas que notre amour soit plus grand que nos forces, car Dieu aime ceux qui donnent avec joie, et c'est son Esprit qui nous fait accomplir ce dont nous rêvons pour sa gloire. Avec sa coupe qu'il nous tend, Jésus nous offre son amitié : rejoignons son destin, « rien que pour aujourd'hui ».

Le baptême de Jean, d'où venait-il ?

Nous avons l'habitude de reconnaître en Jésus le Fils de Dieu, et nous avons peine à imaginer à quel point cet acte de foi était difficile aux hommes qui le côtoyaient tous les jours ou qui l'avaient vu grandir parmi eux à Nazareth. Et il n'est pas étonnant que revienne si souvent dans les controverses de Jésus avec les Juifs le problème de son autorité : « En vertu de quelle autorité enseignes-tu dans le Temple ? Qui t'a donné cette autorité ? »

Personne ne contestait l'autorité morale de Jésus, ni la force d'âme qui émanait de sa personne. Mais ce qui faisait problème à beaucoup, c'était l'autorité de sa parole. Il n'enseignait pas à la manière des scribes, à coups de citations de mémoire : « Rabbi Untel a dit ceci, Rabbi Untel a déclaré cela ». Mais il revendiquait un droit à être entendu, une sorte de pouvoir sur l'intelligence des hommes, et il réclamait leur assentiment comme Dieu seul jusque-là l'avait demandé.

Jésus ne voulait pas pour lui-même d'un pouvoir politique, et le récit des tentations montre avec quelle netteté il repoussait toute domination sur les royaumes de ce monde. Mais sur sa liberté de parole il était intransigeant, car cela touchait directement sa mission et sa certitude d'être envoyé par Dieu.

De même, en tant que Fils de l'Homme venu d'auprès de Dieu, il ne laissait pas contester son pouvoir de remettre des péchés. Cela paraissait inouï à ses auditeurs, au point que beaucoup de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous appartient de répondre personnellement à l'invitation : nul n'est forcé d'entrer au festin contre son gré, et de chacun est attendu un minimum de loyauté et de bonne volonté.

C'est le sens de l'habit de noces réclamé de chacun des convives. Pour entrer aux noces de Jésus avec l'humanité, point n'est besoin d'un habit de riche ni d'un habit de pauvre, car l'habit qui nous est réclamé ne s'achète pas chez les marchands de ce monde. Il s'agit de revêtir le Christ, le destin du Christ, les réflexes du Christ. Il suffit d'entrer avec un cœur nouveau, et ce cœur nouveau, c'est Dieu qui nous le donne.

Rends à César ce qui est à César

Le filet se resserre autour de Jésus, et ses conflits avec les chefs du peuple, surtout les Pharisiens, portent sur des questions de plus en plus graves aux yeux de ses contemporains : le tribut à César, la résurrection des morts, le grand commandement, le Messie fils de David : quatre controverses que Matthieu nous rapporte dans le même chapitre 22 de son évangile.

Cette fois-ci, Jésus affronte une coalition : d'une part les Hérodiens, partisans inconditionnels du régime en Galilée, et forcément favorables à Rome (Antipas règne en Galilée et Pérée entre 4 av. et 35 ap. J.-C.), d'autre part les Pharisiens, maîtres à penser de la classe moyenne, véritables animateurs du complot, qui s'accommodaient tant bien que mal de la domination romaine, du moment qu'on leur laisse leurs privilèges de théologiens.

Ils ont choisi, pour la poser à Jésus, l'une des questions les plus dangereuses, les plus explosives qui soient. Dans l'atmosphère survoltée de la Judée d'alors, une parole maladroite au sujet de l'impôt pourrait suffire à soulever la foule, ou à provoquer des répressions brutales de l'occupant. En plus des charges indirectes qui pesaient sur tous les citoyens romains (taxes d'octroi, droits de douane, impôts sur les successions et les ventes), les provinces lointaines devaient payer le tribut à l'Empereur. Ce tribut, symbole de la sujétion, tous les Juifs le haïssaient, et les zélotes ultra-nationalistes se

faisaient un devoir religieux de le refuser. D'autant qu'il ne pouvait être acquitté qu'en monnaie romaine, frappée à l'effigie des empereurs divinisés.

« Dis-nous ton avis »... « Est-il permis ou non de payer l'impôt à l'empereur ? » Toi qui enseignes la voie de Dieu dans la vérité, c'est-à-dire, ici, dans la vérité de la Loi, donne-nous ton avis autorisé de rabbi : « Est-ce permis ou non, à la lumière de la loi juive ? »

Jésus, fidèle à sa méthode pédagogique, décentre la question...

« Montrez-moi la monnaie de l'impôt... De qui est cette image ? ... et cette inscription ? ... » Il ne suffit pas ici d'admirer l'intelligence de Jésus, son tact, son sens de la psychologie des foules ; il faut essayer de rejoindre son intuition profonde. Tout d'abord, Jésus, sans ambages, prend parti contre le refus de l'impôt, et par là il récuse l'activisme des zélotes. En même temps il précise son attitude – et celle de tous ses disciples – à l'égard des autorités politiques : liberté souveraine, mais non révolte ouverte *a priori*. Certes le règne de Dieu est inauguré en sa personne, mais les règnes de ce monde exercent encore une autorité qui peut être légitime : « Rendez à César ce qui est à César ». Enfin Jésus reproche implicitement aux Phariséens de faire passer, une fois de plus, au premier plan, une question secondaire, au détriment de la seule question décisive : la repentance et l'obéissance à Dieu.

« De qui est cette image ? », demande Jésus aux Juifs sujets de César. Mais à chacun de nous, et chaque jour, le Christ pose une question semblable : « De qui es-tu l'image ? ... Quelle image portes-tu ? ... Quel visage a été imprimé en toi le jour de ton baptême par l'Esprit de la promesse... Quel sceau as-tu reçu le jour de ta confirmation ? »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le dehors de la coupe

Sans cesse Jésus appelait ses contemporains à un vrai discernement, dans les choses de la foi comme dans le comportement moral, et son insistance même montre bien qu'il avait affaire à forte partie. De fait une fraction agissante des Pharisiens, maîtres à penser des classes moyennes, en venait à ligoter littéralement les âmes, transformant toute la vie quotidienne en cérémonial. Pour stopper cette entreprise de déformation des consciences, Jésus s'attaque énergiquement à trois des contrefaçons de la fidélité.

La première consiste à pousser un principe sain jusqu'à des conséquences extrêmes qui deviennent invivables et ridicules. Ainsi le Lévitique prévoyait : « Toute dîme prélevée sur les produits de la terre appartient à YHWH » (Lv 27,30), et les Pharisiens interprétaient : la menthe, le fenouil, le cumin sont aussi des produits de la terre ; donc vous paierez un impôt sur les fines herbes ! Et à force de se complaire dans ces minuties toutes matérielles, ils en venaient à négliger l'essentiel de la réponse à Dieu : le jugement droit, la miséricorde et la fidélité.

Évidemment nous sommes prompts à jeter la pierre aux Pharisiens ; c'est une manière de nous disculper à bon compte. En réalité, combien de minuties mangent, dans nos vies, le temps que nous avons voué à l'amour de Dieu ; quelle dose de routine se mêle à nos journées de rédemption ! Quel temps nous passons à dérouler, en fraternité et même dans la solitude, le petit cérémonial de nos manies, et lorsque, en communauté, des

décisions sont à prendre qui impliquent une conversion des cœurs, combien souvent nous nous enlisons dans des minuties, en négligeant les grands équilibres de la vie chrétienne, beaucoup plus urgents, beaucoup plus porteurs de véritable amour.

Autre contrefaçon de la fidélité. On filtre les moucheron, et on avale n'importe quoi. Là, le manque de discernement est flagrant ; on perd son temps et ses forces à prévenir des dangers imaginaires, et l'on boit à grandes gorgées des breuvages qui tuent. On conteste des mots, on s'enflamme pour des détails, on exige de tous les plus fines nuances, sans percevoir à quel point l'on est imprégné, personnellement et communautairement, par des modes de pensée ou des réflexes qui tournent le dos à l'Évangile de Jésus.

Fausse fidélité, enfin, celle qui se contente de sauver les apparences, de soigner la présentation extérieure. Le plat est rangé ; on admire même comment il est astiqué. Mais regardez à l'intérieur : il y a des restes qui fermentent. Notre personnage de chrétien/ne est intact ; mais le fond de notre cœur n'est pas encore transformé par la nouveauté de l'Évangile. Nos principes chrétiens ont tenu bon, mais la vie quotidienne ne suit pas toujours. Disparité entre les exigences que nous posons et la profondeur réelle de notre engagement. Aux yeux de tous, nous sommes habiles à présenter le beau côté du plat – nous avons même parfois tout un dressoir – mais Dieu, qui voit dans le secret, connaît bien nos misères, et entreprend, par amour, de nous les révéler.

C'est bien pourquoi chaque jour, à l'Eucharistie, nous avons à implorer le pardon du Seigneur. Au niveau communautaire également, quelle lucidité il nous faudrait pour que le vin corresponde vraiment à l'étiquette, pour que la clarté de nos

maisons reflète vraiment l'ouverture de nos cœurs ! « Pharisien aveugle, disait Jésus, purifie d'abord le dedans de la coupe, pour que le dehors aussi devienne pur ». Cela paraît automatique à Jésus : si le dedans est net, le dehors suivra ! Et malgré le paradoxe, c'est lui qui a raison : un cœur unifié n'a pas à s'inquiéter de son rayonnement : Dieu déjà s'en charge à son insu. Un foyer fervent, une communauté passionnée d'amour fraternel, et qui vit une vraie conversion intérieure, trouvera toujours, le moment venu, les mots du témoignage ; et même si elle se tait, les pierres le crieront, sa vie criera.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vous ne laisseriez pas percer le mur

Deux paraboles sur la vigilance : la première s'adresse à tous, la seconde vise davantage les chrétiens en situation de responsabilité, mais d'une certaine manière, nous le sommes tous.

Dans la première parabole, le raisonnement de Jésus est une sorte de surenchère qui souligne l'urgence de veiller.

– Si le maître de maison connaissait l'heure de la nuit à laquelle le voleur va venir, il veillerait... Comprenons : il veillerait quelques heures, pour surprendre l'intrus.

– Or le voleur ne prévient jamais d'avance ; le propriétaire ne sait pas, et il ne veille pas, car il lui faudrait veiller toutes les nuits !

– Eh bien vous, nous dit Jésus, vous ne savez pas, mais il vous faut veiller toujours, comme quelqu'un qui serait toujours sur le qui-vive et qui ne dormirait jamais que d'un œil.

Parce que nous ignorons l'heure où le Fils de l'Homme va venir, il faut nous tenir prêts avec toute l'Église. Parce que nous ignorons l'heure où Dieu nous rappellera à lui, il nous faut rester éveillés, « tout éveillés dans notre foi », et ne pas laisser le voleur percer notre maison. Un trou dans le mur, et toutes les richesses s'en vont en une seule nuit ; un trou béant dans notre fidélité à l'oraison, et notre vie cachée perd son sens ; une brèche dans le mur de la confiance communautaire, et les richesses des cœurs ne sont plus en sécurité.

Dans la seconde parabole, c'est un serviteur qui est mis en scène, mais un serviteur de confiance sur qui son maître croit pouvoir s'appuyer, au point qu'il lui remet une part importante de son autorité et de sa gérance : aux frais de son patron, ce serviteur devra assurer la subsistance de tout le personnel.

Responsabilité de tous les jours, qui se fait lourde à mesure que le temps passe, que l'absence du Maître s'éternise et que son contrôle s'éloigne. « Mon Maître tarde », pense l'homme, qui faiblit dans la solitude. Il ne devient pas malhonnête ; non, il ne renie pas totalement ses engagements premiers ; mais il devient agressif avec ses compagnons, ne supportant plus rien ; puis il perd le sens de l'effort et enfin toute dignité personnelle, ne vivant plus désormais que pour manger et boire avec les ivrognes.

C'est la déchéance, puis le châtement de celui qui n'a pas su veiller, ou plutôt : qui n'a pas su attendre activement le retour du maître. Mais, à l'opposé, Jésus proclame la Béatitude des serviteurs que l'attente n'entame pas dans leur fidélité et qui vivent avec le même sérieux et le même dévouement paisible la présence et l'absence du Maître : « Bienheureux ce serviteur que son maître en arrivant trouvera en train de faire son travail », c'est-à-dire, en train de pourvoir au bonheur des autres. En vérité, il l'établira sur tous ses biens... Bienheureux ce serviteur sur qui le temps n'a pas de prise : il ne sait pas quand reviendra le Maître, mais il vit chaque journée comme sous le regard de l'absent.

Bienheureux ceux qui ne se lassent pas de servir dans l'ombre où Jésus les a laissés ; le Seigneur leur donnera un cœur universel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ».

Les apôtres de Jésus vont donc partir, de siècle en siècle, jusqu'au bout de la terre. Non pas pour rassembler des disciples autour de théories humaines, mais pour annoncer la parole de Jésus et proposer ses consignes de vie.

C'est bien la mission de Jésus qui va perdurer, et Jésus lui-même sera à l'œuvre avec ses envoyés : « Voici que je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde ». La promesse est solennelle ; tous les mots portent, et tous nous sommes concernés. « Je suis avec vous », dit Jésus ; avec nous tous, baptisés au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, qui communions au même Corps du Christ et vivons de sa parole. Il est avec nous dans le cloître et à la maison au milieu des enfants, sans faire de différence entre les fortunes et les genres de vie, car la seule richesse qu'il regarde est celle du cœur, celle qui suscite les dévouements, les patiences et les compassions.

Jésus est avec nous « jusqu'à la fin du monde », et ce nouveau millénaire ne doit pas nous impressionner. Pour nous, les chrétiens, c'est l'occasion de rendre grâce et d'entrer dans le pardon de Dieu, et non pas une raison de craindre l'avenir. Car le monde n'est peut-être encore qu'à l'aurore de la foi, et Jésus, le Seigneur du temps et de l'histoire, nous donne rendez-vous pour bien d'autres jubilés, bien d'autres millénaires.

Jésus est avec nous « tous les jours ». Et c'est sa présence au quotidien qui donne un sens à nos projets, à nos efforts, à tous nos gestes de solidarité. Il est présent aux grandes joies de son Église ; mais tout autant quand l'Église peine à trouver sa route, ou qu'elle doit ramer contre la tempête. Notre Église manque de moyens et manque de prêtres ; mais Jésus n'est pas absent !

Notre Église est confrontée de tous côtés aux accélérations de

l'histoire, aux mutations de la société : Jésus est là, avec la lumière de sa parole et la force de son Eucharistie. Nous ne savons plus comment transmettre la foi aux jeunes générations, comment donner au charisme de notre Ordre un visage serein et attirant. Jésus est là, nous guidant par son Esprit vers la vérité tout entière.

Nous ne sommes pas seuls non plus aux heures de souffrance personnelle, à ces moments inattendus où les épreuves du corps et du cœur viennent nous dire doucement que tout aura une fin et que nous n'avons pas ici-bas, même dans la vie consacrée, de cité permanente. À ces moments-là retentit en nous avec toute sa force la parole de Jésus : « Ma vie, nul ne la prend ; mais c'est moi qui la donne ».

Alors nous repartons avec un nouveau courage pour demeurer vraiment, « rien que pour aujourd'hui », avec le Vivant qui demeure en nous. L'évangile de Matthieu s'ouvrait sur une page d'espérance : l'enfant de Bethléem venait au monde pour être Emmanuel : Dieu avec nous. Ce même évangile se referme, en cet aujourd'hui de l'Ascension, sur la même promesse, étendue à toutes les nations et à tous les siècles : le Christ avec nous, Emmanuel.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit

Dieu, qui habites une lumière inaccessible, Toi qui as dit : « Que du sein de la ténèbre brille la lumière », Toi qui t'es fait lumière dans nos cœurs, pour qu'y resplendisse la connaissance de ta gloire, celle qui est sur la Face du Christ, Toi qui as éduqué l'espérance de ton peuple au long des siècles...

Dieu de l'Alliance nouvelle et éternelle, Père des miséricordes et de toute consolation, Toi qui n'as pour tes enfants que des pensées de paix, et qui nous as destinés à reproduire l'image de ton Fils, Toi qui es à l'origine de tout don, de tout amour et de tout appel, Toi qui nous donnes chaque jour la force de te répondre, nous te rendons grâce pour tant de marques de Ta fidélité, pour tant de preuves de Ta tendresse, pour tant de pardons qui ont illuminé notre vie depuis notre baptême...

... Merci de nous avoir mis au cœur un même désir de Toi et une même espérance, de nous avoir fait grâce aujourd'hui, d'avoir jeté derrière Toi tous nos péchés, Te souvenant de Ton amour, et de nous avoir réunis dans l'amour de Ton nom.

Christ, lumière du monde ; Christ notre lumière, Fils de Dieu, fils de Marie, Toi qui as fait de chacun au baptême une créature nouvelle, Toi qui, au jour de notre grande promesse, nous as pris dans Ton Alliance pour toujours, afin que nous t'appartenions corps et âme et que nous entrions dans Ton œuvre de rédemption universelle, Toi qui à chaque Eucharistie viens nous prendre dans Ton offrande et nous faire passer ensemble de notre péché à l'amour du Père...

... Loué sois-Tu pour Ton amour, si fort, si délicat, si attentif et si fidèle ; loué sois-Tu pour Ton pardon, qui ne laisse en nous ni tristesse ni peur ; loué sois-Tu de nous rassembler déjà dans l'unité de Ton Corps, avec nos désirs et nos impuissances, avec nos différences et nos blessures, tous choisis, tous appelés, tous aimés, tous pauvres et indigents de miséricorde, tous lumineux d'une petite flamme allumée au feu de Ta joie.

Esprit du Père et du Fils, sceau de leur amour posé sur notre cœur, force de cohésion du Royaume, force d'expansion de l'Évangile jusqu'aux confins du monde ; Esprit de vérité, Esprit d'*agapè*, Toi qui prends dans Ta lumière ceux qui s'avancent vers Jésus, Toi le guide de notre Exode, Toi qui fais reflourir le désert...

... Rends-nous allègres sur la route du Père, fais-nous exulter au souvenir de sa bonté, Esprit Paraclet, viens nous apprendre la joie de Jésus.

Père, Fils, Esprit Saint, Dieu Trinité, Dieu unique, à Toi notre action de grâces, à Toi la louange de tous les sauvés pour les siècles sans fin. Amen !

Dans la même collection :

Cachés dans l'Amour, Stinissen Wilfrid, 2011

Dieu au fil des jours. Méditations quotidiennes pour toute l'année, Stinissen Wilfrid, 2016

Veiller dans l'Amour. Une pensée pour chaque jour avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, Une carmélite, 2012